

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 14 (1946)
Heft: 1

Artikel: Homonyme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Homonyme

„S'il m'a aimé? — Oui! — J'en suis sûr, et, afin que tu ne m'accuses pas de me perdre encore aujourd'hui en plein mirage, si tu as la patience de m'écouter, je t'exposerai tout au long les raisons de ma certitude?“ —

„Je vivais à la campagne, seul, dans une demeure que j'avais aménagée à mon goût. A côté de mon activité, honorifique avant tout, et grandement utile, puisque j'apportais un sincère réconfort à des êtres parfois très fatigués par les dures réalités de l'existence, je pouvais consacrer une importante part de mes loisirs à la lecture, au dessin, à la peinture, à la musique et à la méditation.

Jouvrais ma maison à de nombreux amis, des étudiants, des intellectuels un maître de culture physique, des artistes, et parfois un modèle superbe et complaisant s'asseyait à ma table, ou faisait un séjour prolongé sous mon toit.

J'étais dans une contrée belle et harmonieuse, le premier plan de l'autre côté du vallon était représenté par un village plaçant ses tours d'église et de château, les toits de ses maisons en dentelle sombre sur la douce ligne du lac qui sommeillait au pied des montagnes de Savoie. J'accueillais avec joie mes amis, ils m'entouraient d'affection et de tendresse réchauffante. Mon livre d'hôtes a conservé leur souvenir reconnaissant.

En lisant mon journal, un jour, je fus intéressé par une chronique au sujet de la soutenance de thèse d'un jeune avocat qui portait mon nom, et même mes initiales, comme Claude et Charles peuvent s'apparenter. Tout à fait inconnu de lui, je lui écrivis cependant pour le féliciter, pour l'assurer que le sujet qu'il avait choisi m'attirait et que je lui serais obligé de me permettre de prendre connaissance du résumé de ses arguments.

Très aimablement, ce jeune homme m'adressa le texte imprimé de son étude; je le remerciai, lui fis quelques remarques pertinentes concernant son exposé, une correspondance cérémonieuse, puis aimable et cordiale s'établit entre nous. Je l'invitai à venir me voir, il y consentit, et enfin je le vis. Il était brun, fort beau, de taille au dessus de la moyenne, j'en fus ébloui et ce fut avec enthousiasme que je rêvai d'une amitié solide, profonde et intime. De mon côté, je fis tout ce que je pus pour me rendre agréable à mon nouvel ami. Il trouvait en moi un admirateur averti, un hôte ravi de lui ouvrir sa porte, un esthète désirant le voir partager le même goût pour le beau pays où je demeurais, pour le livre nouveau qui me passionnait, pour la page de Chopin que je me faisais une joie d'interpréter devant lui.

Il me souvient que nous visitâmes ensemble un monument historique que j'avais largement contribué à restaurer dans sa beauté primitive et qu'un peintre de talent avait orné de vitraux aussi vigoureux que savoureux. Il m'avait accordé à cette occasion le tribut sincère de toute son admiration.

Ravi des progrès de notre intimité, je l'avais présenté aux membres de ma famille, à des amis qui me félicitaient d'avoir mis la main sur un tel trésor, sur un descendant certain de la même souche que la mienne. P. en vint aux confidences, me parlant d'un cher camarade d'étude qui se soignait à la montagne, une très étroite affection les avait unis, ils se voyaient encore quoique moins souvent qu'autrefois. Dans nos lettres nous discussions doucement d'abord, puis plus âprement des difficultés d'unir nos deux philosophies personnelles. Mon homonyme était froidement matérialiste (je l'accuserai ici d'avoir fait état d'une mentalité légèrement exagérée, peut-

être simplement pour exciter mon intérêt). Un jour cependant j'éprouvai un choc dont la douleur se répercuta longtemps dans ma vie, et le ton brusquement refroidi me glaça de tristesse. Il écrivait :

„Cher Monsieur et respecté Ami! Votre dernier message, cordial et bienveillant, m'amène, après mûres réflexions à vous faire un aveu. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour poursuivre de compagnie notre pèlerinage terrestre. Je connais votre idéalisme, la ferveur de votre spiritualité et de vos désirs; malheureusement je me dresse en face de vous, certes non dépouillé d'idéal juvénile, mais avec une mentalité nettement sceptique et athée. Vous me feriez du mal à vouloir me convaincre, je vous déprimerais en cherchant à vous persuader de la justesse de mes idées. Séparons-nous!

Votre sincère P.“

Et ce furent pour moi des mois de regrets et de chagrin. Je sentais que je perdais un bien précieux, et je ne m'expliquais pas qu'il me rejetât après s'être si tendrement approché de mon âme. Jamais nous ne nous revîmes, mais, ayant avec un camarade de la plus haute distinction épilogué longuement sur mon cas particulier qui ne m'épargna jamais les soucis les angoisses et parfois même la honte, je m'entendis citer le nom d'une personnalité rare, qui avait voyagé beaucoup en occupant un poste de grande responsabilité, et qui supportait le même poids que moi, parfois aussi avec des épaules fléchissantes. C'était mon homonyme. C'était P. qui s'était éloigné d'un autre P. parce que, se sentant glisser sur la pente du sentiment, ce qui lui paraissait un danger, il avait voulu, au prix du plus dur sacrifice, imposer silence au cri de son âme vers l'infini. PYL.

Une lettre

Ce que j'ai de plus cher au monde est parti... je resterai en deuil jusqu'à ce que je revoie le visage que j'aime. Quand je vous ai quittée, Paule, quand je vous ai vue disparaître, les larmes que je voulais retenir sont sorties de mes yeux comme une chute. Vous n'avez rien vu, sur mon visage. Je voulais, pour vous, être calme. Mais en moi, tout s'effondrait.

Le lendemain de votre départ, je suis allée dans votre chambre. Je pensais la retrouver telle que vous l'aviez laissée, mais on avait déjà tout changé. Je ne reconnaissais déjà plus rien. On avait enlevé la table, déplacé un meuble...

Je vis toujours avec vous, Paule, lorsque je m'éveille, je regarde votre portrait. Dès que je suis levée, j'entends la musique que vous aimiez, sans me lasser. Il fait froid, très froid..., mes doigts sont glacés. La main qui tient le porte-plume tremble, mais plus froid que ma main a froid mon cœur.

Le soir, je voudrais vous serrer dans mes bras. Je suis soucieuse en pensant comme, dans la vie, vous êtes seule... — Oh! Paule, reviens! Reviens vers celle que tu as quittée. Reviens. Veux-tu me voir mourir?

Je n'ai jamais aimé comme j'aime. Quand je t'ai serrée contre moi pour la première fois, j'ai senti mon cœur prêt à l'abandon, et je n'avais jamais éprouvé cela. Ecris-moi tous les jours. Seules, tes lettres peuvent me faire vivre. Parle-moi simplement. Et puis dis-moi „tu“. Tu veux bien?

Jamais je ne pourrai te dire comme je t'aime. Jamais je ne pourrai l'exprimer... — Paule, Paule... Ce nom... ça me fait une drôle de chose au cœur quand je le prononce...

Anna,

Extrait de Luce Amy, «Anna premier visage», Grasset Editeur 1938.